



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 15 OCTOBRE 1909

83me Année

Propos de cinquantenaire.

Ce glorieux cinquantenaire de la "Légende des siècles" permet l'évocation de bien des souvenirs — même de ceux de la parodie. La parodie est une manière d'art, quand c'est un artiste qui s'en mêle, mais en ce cas seulement. Par déshonneur à ses sévères travaux, Albert Sorel s'amusa naïvement à montrer à ses intimes de petits poèmes, imitant la grille d'Hugo. C'était une plaisanterie qui demandait beaucoup d'esprit et de tact, et qui réclamait en outre, de la parodie faite vraiment nous, de la moëlle du livre. Le lettré dans ce résultat attendait, non pas croire un instant qu'il avait vu les yeux d'une page du maître, mais qu'on s'avisait de la faire suivre de ce qui n'est pas juste d'habitude de la parodie et de forme même d'un écrivain de génie. Hugo est, dans ses premiers ouvrages, cet accompagnement de la parodie, qui est en réalité une des conceptions de la renommée. Il faut encore dans sa vieillesse (rappelez-vous la série des propos grandiloquents que lui fit à l'égard de "Légende" en le regardant sous le prisonnier de 12, ses capotines) jusqu'à l'heure où il fut plus placé que pour le respect de la fin de sa vie d'une existence si remplie. Mais il eut rarement affaire à des lettres qui aient été Albert Sorel, plus d'admiration d'ailleurs pour le maître, si cette admiration n'avait pas été aveugle. La parodie que fit un ouvrier, Édouard Delprat, de quelques pages de la "Légende", ne manqua pas certainement de quel que littérature encore. Delprat avait pris, au demeurant, le temps de réfléchir à cette gaminerie, car ce ne fut que quatre ans après l'apparition du puissant livre qu'il publia, chez Jouaust, ces bouffonnes épopées faisant narquoisement cortège aux autres, les "Recherches du marquis Eugendich", l'"Obligence du hâlard de Montflanquin", les "Frères d'armes", etc. Ce n'était pas bien méchant. C'était en tous cas moins piquant que des parodies précédentes, les "Recontemplations", moins de douze mille vers. Ce qui est assez admirable, c'est la sévérité des anciennes revues de l'époque à l'égard de Victor Hugo. Dans chacune d'elles, et même bien après les victoires romantiques, il reçoit une leçon et un coup de patte des vaudevilles. C'est une tradition, et comme toutes les traditions, elle se perpétue alors que l'objet du débat est devenu de l'histoire ancienne, et elle s'éternise. Les frères Cogniard n'en manquent pas une occasion de dire à leur façon — on fait su poème, qui ne travaille pas, évidemment, dans le même genre qu'eux. Si, dans le "Futur", Carmouche et Varin, au tableau des théâtres, ne font que se fier aux usages de la revue en donnant une parole bon enfant de "Ruy Blas", "Ruy Blas" qui, ce n'est pas d'un comique touchant, don Salluste est appelé "don Gustave", les frères Cogniard, eux, mettent plus de prétention et même d'âpreté dans leur critique, et, avec l'autorité que leur donnent leurs fées et leurs pochades, ils se donnent la mission de défendre la langue française. Ils négligent pas Hugo, chaque année, mais c'est notamment dans leur "Rothomago" qu'ils lancent contre lui les traits qu'ils croient les plus acérés. Il y a à un dialogue entre Ruy Blas et Hermione où celle-ci, au nom de l'art et du bon sens, adresse au héros du drame un sermon bien senti, qui est assez cocasse, aujourd'hui, mais pas comme l'entendaient les frères Cogniard, défenseurs inattendus de la pureté classique. "Mes auteurs", dit Hermione.

Mes auteurs, je n'en conviens, sont peut-être bien vieux. Mais l'attention, pour changer, que j'ai mise sur eux, me fait dire que j'ai vu de vous, dans l'œuvre de l'abbé Kader à Paris, en 1842 encore, reprennent le même thème, et, eux aussi, se font, contre Hugo, les champions de Racine, dont l'ombre eût sans doute alors bien des sujets d'étonnement, car c'était à coups de colombes qu'ils l'instituaient ses auteurs. On ne veut plus Racine, et l'on baye aux corneilles.

J'ai entendu au public devant la "Légende des siècles". On répond, pèris, style. Je vous le fais bancale, approché. Tel que venent point Racine et Bossuet.

Les parodistes, du moins, n'ont pas, en général, ces velléités des auteurs de revues d'être des desgrues de torts littéraires. Ils se bornent à rire et à essayer de faire rire dans "Marianne de Delorme", "Tigres-Morts-aux-Kats", ou "Pauvre et contre-pauvre", médecine en quatre fois, l'utée de "Lucrèce Borgia", dans "Marie-Croix", dans "Poltron", tyran ou ne s'en pas doué", les "Barbus-graves", les "Chansons des Grues et des Boas", etc. L'ami de "Marie Tudor" racontée par Mlle Pochet", prit même la peine, pour attester l'innocence de ses intentions, d'écrire, quelque chose comme une préface venant à cette innocente bouffonnerie. M. Victor Hugo, d'ailleurs, n'était pas un homme d'esprit, il n'est certain regardé à deux fois avant de livrer au public la narration de "Marie-Croix", mais cet auteur, que je considère comme au-dessus de la critique, comme au-dessus de la langue, ne saura prendre en mauvaise part un excès d'hilarité. Tout cela, au reste, est bien peu de chose, à présent, et est retombé dans un oubli profond.

Mais les parodistes laissent l'œuvre intacte, ce qui est beaucoup plus grave, et beaucoup plus dangereux, c'est l'inspiration qui, pour assurer sa diffusion, se permet avec elle d'étranges libertés. La gloire d'Hugo ne put le défendre contre ces téméraires modifications. Le tragédien Edwin Booth promena particulièrement dans ses tournées deux drames d'Hugo, "Ruy Blas" et le "Roi s'amuse", dans une adaptation anglaise de M. Tom Taylor, écrite sur ses indications. Edwin Booth avait la passion de ces drames, mais cette passion ne l'empêchait pas de les arranger à sa manière. Aussi avait-il changé le dénouement de "Ruy-Blas" par quel caprice d'auteur (il en est qui ont des raisons que la raison ne connaît point) avait-il supprimé la scène finale de l'empoisonnement. Après avoir tué don Salluste, Ruy-Blas adressait un adieu à la reine et se jetait par la fenêtre. Le "Roi s'amuse" avait subi de plus lourds assauts encore, si l'on le bon plaisir du comédien, n'interprétant plus, mais trahissant le poète, car c'était l'interprète même de la pièce, sa conception qui était en cause. En vérité, cela devenait tout autre chose, car Triboulet n'avait point de haine, Triboulet restait le bouffon, il n'avait voulu faire... comment dirais-je... qu'une mauvaise farce, qui tournait mal. Où les effets qu'il attend d'un rôle, remanié par lui, peuvent ils conduire un artiste dramatique?

Ce personnage de Triboulet, il avait été mis, avant Hugo, à la scène. Mais la façon ingénue dont il y avait été mis ne le déshonorait point et lui fit à des mains plus robustes la liberté de la scène. J'ai vu où il apparut pour la première fois sur le théâtre. Ce vaudeville, représenté en 1807, s'appelait "Diane de Poitiers" ou le "Passage des Alpes" et était l'œuvre d'une femme-auteur qui travaillait pour les Variétés-Montansier, Mme Olympe. Elle ne prévoyait aucunement le romantisme et se contentait, encore qu'elle eût dérangé pour ses deux petits actes, tant de figures historiques, des vieilles formules. Triboulet était naturellement jovial et un peu peureux, la peur, par le fait qu'elle était pour eux invraisemblable, paraissait la chose la plus comique du monde aux héros de l'Empire, et c'est sans doute pourquoi, dans les pièces du temps, les auteurs de vaudevilles et de mélodrames abusant tant de cet élément. Ce Triboulet est tel qu'on peut l'attendre des conceptions de l'époque et il manifeste sa gaîté en couplets sur l'air du "Voltaire chez Ninon" ou du "Curé de Pomponne".

Une fille qui ne dira Sgan, tant que jolie. Un fatteur qui réussira.

Les protestations au sujet de l'exécution de Ferrer.

Francise modeste... Au-dessus de la... Plus que de ma...
 Fran, le 1er, épris de Diane de Poitiers, est venu imprudemment au château de Guifère, dans les Alpes sans escorte. Le capitaine Schwitz, un Suisse, à qui le père de Diane a promis la main de sa fille, s'il tait le roi prisonnier — hypothèque un peu aventureuse — surment, avec ses soldats. — Que le roi demande-t-il? Et Triboulet, qui n'est pas brave, de vent pourtant intrépide, par désespoir. — C'est moi dit-il. Le roi, capitaine Schwitz traite donc le bouffon en souverain. Mais d'autres Suisses étaient à la recherche de François, et Clément Marot, pour le sauver, a eu la même idée que Triboulet. Le sire de Poitiers voit amener devant lui deux prétendus rois, au lieu d'un seul qu'il voulait à sa merci. C'est trop. Il faut de dire que tout s'arrange au mieux par l'arrivée opportune de Bayard, qui délivre les captifs. La pièce finit même par la réconciliation de François Ier et de Jean de Poitiers, à l'instigation de Triboulet.

Cette comédie ne devant pas gêner beaucoup Victor H. G., l'interprète du rôle, ce premier Triboulet au théâtre, Bouquet-Gavaudan, pensionnaire moitié des Variétés, vint au service de la maison, existant encore au moment de l'unique représentation du "Roi s'amuse" de 1832. Il dut être un peu surpris de voir que les tragiques éclairés du poète avait jetés en "son" personnage.

PAUL GINISTY.

L'aéroplane Blériot à Berlin.

On a annoncé, de divers côtés, qu'à la suite de dissentiments survenus entre M. Louis Blériot et le Comité d'organisation du Meeting d'aviation berlinois, l'aéroplane du célèbre aviateur français aurait été asilé à l'aérodrome de Johannisthal.

La Société d'aviation impériale a écrit à M. L. Blériot de n'avoir pas pris à ses épreuves une part suffisante, et comme, lié par un contrat antérieur, il était parti pour Cologne, où il devait exécuter plusieurs envolées, le Comité du Meeting de Johannisthal n'avait rien trouvé de mieux que de mettre, "proprio motu", l'embargo sur son appareil.

Cette décision a d'autant plus étonné ses collègues que l'aviateur français n'était tenu, selon les termes de son contrat, qu'à exécuter les deux premiers jours un vol de deux minutes. Or, il vola trois jours au lieu de deux et resta cinquante minutes en l'air; cependant M. Blériot n'a touché que la moitié de son indemnité, soit 25,000 fr. au lieu de 50,000 fr. qui lui étaient assurés par son contrat.

M. Blériot encaissa, mais en faisant les plus expresses réserves et, convaincu qu'il y a toujours des juges à Berlin, se proposant de soumettre son cas aux tribunaux.

Interviewé par un de nos confrères, l'aviateur lui a dit: "Je ne suis pas loin de convenir qu'on m'a payé un peu cher, n'empêche que je ne serais pas venu si on ne m'avait pas offert 50,000 fr."

"Comment voulez-vous que je vole loin et vite avec des appareils qui sont fatigués et que je n'ai pas le temps de mettre au point? J'estime que j'ai fait ici plus que je ne m'étais engagé à faire. D'autre part comme je l'ai dit aux organisateurs, mon contrat de Cologne était signé avant le vôtre, je ne vous l'avais pas laissé ignorer. Je regrette que vous n'ayez pas encore réalisés les recettes que vous escomptiez, mais je n'y puis rien."

En somme, tout est arrangé maintenant, et le comité de la Société allemande d'aviation ne songent plus à le démentir partout que le "Blériot" eût été asilé, bien que cette information se trouvât dans la plupart des journaux berlinois du soir.

Au surplus, M. Leblanc, le fondé de pouvoirs de M. Louis Blériot, a fait quelques courts essais sur l'appareil avec lequel le triomphateur de la traversée de la Manche avait volé à Johannisthal, prouvant ainsi que l'accident était définitivement clos.

Le Dr. Cook conférencier.

Washington, 14 oct.—D'explorateur polaire le Dr. Cook a passé au rôle de conférencier ce qui du reste semble parfaitement lui réussir. Depuis qu'il a quitté New York, il y a une quinzaine de jours, il a prononcé chaque soir une conférence, dans une ville ou l'autre, conférences qui lui rapportent un bénéfice net de 2 à 3,000 dollars chacune. Comme il paraît déterminé à ne pas interrompre de si tôt une tournée aussi fructueuse, on peut en conclure qu'il ne tardera pas à amasser une coquette fortune.

Dans l'intervalle le commandant Peary réitère ses accusations contre Cook et déclare que celui-ci se moque du public en prétendant avoir atteint le Pôle.

Cleveland, Ohio, 14 octobre.—Le professeur John N. Stockwell, de Cleveland dont l'autorité dans les questions astronomiques n'est pas discutée, est convaincu que le Dr. Frédéric A. Cook a fait de graves erreurs d'observation dans son voyage polaire.

Il base sa conclusion sur les déclarations faites par Cook au sujet du soleil de nuit et sur d'autres erreurs astronomiques qu'il a constatées dans le récit de Cook.

Le professeur Stockwell a le premier attiré l'attention sur le fait que Cook a déclaré que le soleil avait brillé pour la première fois sur la mer de glace, à minuit le 7 avril. Il a déclaré que si Cook s'était trouvé à 234 milles du Pôle, comme il l'a déclaré, il eût dû voir le soleil briller toute la journée, et que s'il ne l'a vu pour la première fois que le 7 avril il devait se trouver à 350 milles du Pôle.

Le professeur Stockwell signale aussi nombre d'erreurs qu'il a relevées dans les observations de l'explorateur et en conclut que Cook, alors qu'il se croyait au Pôle devait en réalité se trouver à plus de 100 milles du but.

La révolution au Nicaragua.

Bluefields, Nicaragua, 11 octobre.—Des dépêches parvenues aujourd'hui de l'intérieur indiquent que les troupes révolutionnaires, sous le commandement du général Estrada, ont attaqué Castillo, la dernière place forte de la région qui soit encore entre les mains de l'armée du gouvernement. Le combat a été acharné de part et d'autre, mais les insurgés parurent avoir le dessus.

La population de la côte est unanimement en faveur de la révolution et des milliers de citoyens se rallient à l'appel de la bannière d'Estrada.

Washington, 14 octobre.—Le département d'Etat a été officiellement informé que si les révolutionnaires nicaraguayens réussissent dans leur projet le pays sera divisé en deux républiques l'une comprenant les Etats de la côte Atlantique, l'autre les Etats du Pacifique.

Jusqu'ici les révolutionnaires ont obtenu d'importants succès et à l'heure actuelle s'avancent sur Managua, la capitale du Nicaragua.

Key West demande des Secours.

Key West, Fde, 14 octobre.—Des secours immédiats du dehors sont nécessaires pour effectuer le débarrasement de la ville et donner des soins aux victimes de l'ouragan qui a frappé plus de la moitié de Key West en ruines lundi dernier, a dit au jour d'hui, le maire Fogarty en annonçant que la ville était forcée de suspendre les travaux faute d'argent.

La détresse est grande parmi les employés des grandes fabriques de tabac, qui ont beaucoup souffert de la tempête. Des centaines de familles sont sur le point de manquer de vivres.

Nombre de rues, couvertes de débris des maisons et d'arbres déracinés, sont impraticables.

Les tuyaux d'égoûts sont brisés et obstrués dans la ville, et à moins qu'ils puissent être bientôt réparés, une épidémie est à craindre.

Un naufrage.

Bergen, Norvège, 14 octobre.—Le Steak un petit cabotier norvégien, a sombré aujourd'hui au large du Molde. L'équipage de douze hommes a péri.

LAZARDS
AUJOURD'HUI
 Vous êtes cordialement invité à examiner le magasin d'habits le plus moderne du Sud.
 71-720 RUE DU CANAL.

D. MERCIER'S SONS
 Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
 Vêtements confectionnés, Chaprains et Articles de toilette pour messieurs et dames.
 Le magasin est ouvert de 10 heures à 6 heures et fermé le dimanche.
 601-603 Rues Dauphine et Beaubien à deux blocs de la rue St. Charles, New-Orléans.
 D. MERCIER'S

THE AMERICAN FINANCE & INVESTMENT COMPANY
CAPITAL - - - \$500,000.00.
 GALLIER / CAPDEVILLE Président A. J. DOUGLAS, Vice-Président.
 W. P. PIKE, Secrétaire-Trésorier.
 636 Mason Blanche Phone Main 4359. Nouvelle-Orléans.
 En vertu de son charte autorisée par les lois de l'Etat, cette Compagnie est autorisée à faire toutes affaires se rattachant à la propriété foncière, aux actions, bonds et autres valeurs mobilières et immobilières, à emprunter et prêter de l'argent, à acheter et vendre des propriétés, à louer et à louer à long terme, à garantir la valeur de la propriété et des comptes.
 La Compagnie fournit à ses clients un cautionnement pour la fidèle exécution de ses travaux.
 22 ans.

Certains Pianos
 Vendus à \$4.00 et \$5.00
 par mois chez
GRUNEWALD
 Pianos achetés, réparés, accordés, polis, échangés, etc.

William Frantz & Cie.,
 JOAILLIERS ET OPTICIENS.
 Marchandises en Argent Véritable et en Or Massif. Inspecteurs Autorisés des Montres de Chemins de Fer. Prompte attention accordée aux demandes et commandes par la poste. Attention Spéciale Appellée sur les Départements de Réparations.
 1014 Rue St. Charles, Nouvelle-Orléans, La.
 22 ans.

F. A. BRUNET,
 IMPORTATEUR DIRECT
 HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER.
 313... RUE ROYALE... 313
 ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.
 La Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.
 Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du bon prix de nos marchandises. Les entrées de la Compagnie sont réduites.
 PHONE MAIN 4360.

UTILE -- INSTRUCTIVE -- JOLIE
 LA
"PENDULE EMPIRE"
 DE
S. SMITH & FILS
 Double l'HEURE EXACTE DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE; Glorie colorée; base travaillée avec goût.
 Prix £3 3s. Plus grande, 15 pouces £6 6s.
 Ecrivez pour demander qu'on vous envoie catalogue de Montres, PENDULES, BIJOUTERIE.
9, STRAND, LONDRES.